

Martin Amis

Romancier britannique

Epoustoufflant jongleur de mots, sculpteur hors pair de la langue anglaise, l'écrivain britannique Martin Amis, auteur de *Money*, *Money* (Mazarine, 1984) et de *London Fields* (Christian Bourgois, 1992) est mort d'un cancer de l'œsophage, vendredi 19 mai, à son domicile de Lake Worth (Floride). Ironie du calendrier : l'adaptation, par le réalisateur britannique Jonathan Glaser, de l'un de ses livres majeurs, *La Zone d'intérêt* (Calmann Levy, 2014), était présentée à Cannes le jour de sa mort. Il était âgé de 74 ans.

Une personnalité, Martin Amis ! Brillante et tortueuse. Avec toujours une part d'opacité, à l'image de ses livres. Surdoué au verbe haut en couleur, ce dandy séducteur maniait l'ironie comme personne. Mais il était également réputé pour son mordant et sa férocité. De son propre aveu, il méritait les mille et une épithètes qu'on lui avait accolées tout au long de sa carrière : arrogant, égoïste, narquois, provocateur, teigneux, misogyne, élitiste...

« *Élitiste ? Bien sûr que je suis élitiste... Pourquoi serait-il mal vu de l'être dans le domaine de la culture ? Élitiste, je le suis quand je prends l'avion ou quand je vais chez le médecin. J'exige le meilleur, pas vous ?* », nous rétorquait-il lors d'un passage à Paris, en 2013.

Il lâchait ses mots plus qu'il ne les mâchait. Dans *Guerre au cliché* (Gallimard, 2007), un recueil regroupant des critiques littéraires rédigées pour la presse britannique pendant trois décennies (1971-2000), Amis jubilait en épinglant, les uns après les autres, ses confrères américains. Philip Roth : « *Malgré la bêtise croissante de ses romans depuis Portnoy et son complexe, la qualité de son écriture n'a cessé de s'améliorer.* » Norman Mailer : « *Son nouveau livre porte tous les signes d'un écrivain condamné à verser une pension alimentaire de 500 000 dollars par an.* » Tom Wolfe : « *On dirait que sa machine à écrire ne marche pas bien. On soupçonne un fonctionnement défectueux de la touche "répétition".* » Le jour de notre rencontre, c'est Beckett qu'il avait en ligne de mire. « *Non, je n'aime pas ses pièces. Dans La Transparence des choses, Nabokov décrit un ermite assis nu sur un siège de toilettes dégingué. Il suggère que cette image à elle seule résume tout le théâtre de Beckett. Ces lignes m'ont toujours fait sourire.* »

Redoutable satiriste

Pour qui se prenait Martin Amis ? Pour quelqu'un qui avait grandi avec une petite cuillère (ou plutôt un stylo) en argent dans la bouche, répondaient en substance ses (nombreux) détracteurs. Né à Swansea, au sud du Pays de Galles, le 25 août 1949, Amis était le fils de Sir Kingsley Amis (1922-1995), écrivain membre du mouvement littéraire des Angry Young Men (« jeunes hommes en colère ») dans les années 1950, auteur de nombreux livres dont le best-seller *Lucky Jim* (*Jim-la-chance*, Plon, 1956) et même, sous un pseudonyme, d'une aventure de James Bond en 1968.

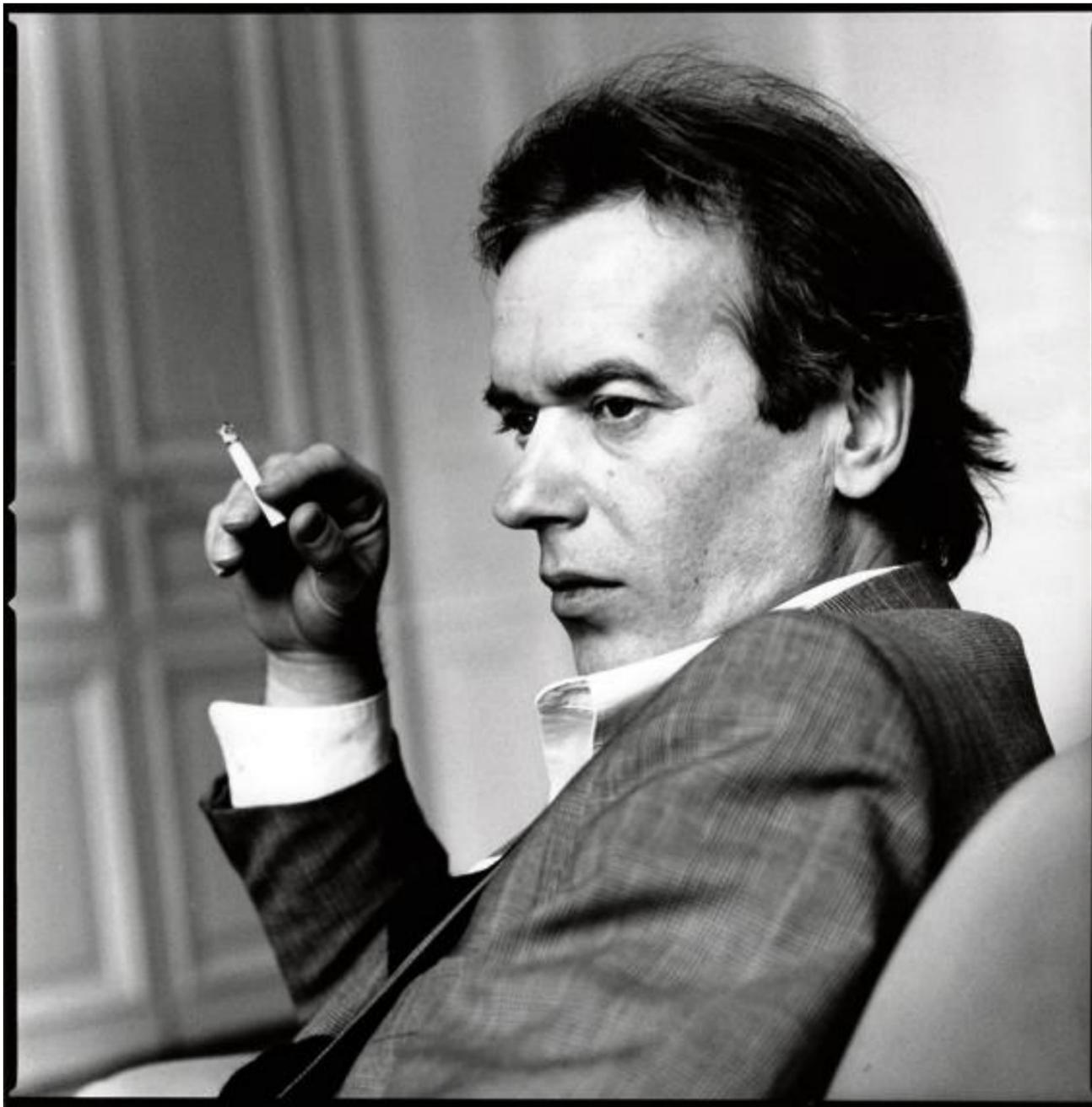
Quand Amis père se sépare de sa première femme – le jeune Martin a alors 12 ans –, il se remarie avec l'écrivaine Elizabeth Jane Howard (1923-2014) l'autrice de la *Saga des Cazalets* (Quai Voltaire, 2020-2022). A l'époque, beaucoup d'écrivains fréquentent le foyer des Amis, dont le poète Philip Larkin, proche ami de Kingsley. Mais c'est à sa belle-mère que l'adolescent doit d'être initié à la littérature. Jusqu'alors, il ne lisait que des bandes dessinées : Elizabeth Jane Howard lui fait découvrir Jane Austen, qui lui donne envie de tâter de l'écriture lui aussi.

A sa sortie d'Oxford, il se lance. A 24 ans, il publie sa première fiction, *The Rachel Papers* (1973), traduite en français sous le titre *Le Dossier Rachel* (Albin Michel, 1977) et adaptée au cinéma en 1989. Treize autres romans suivront – dont *L'Information*, *Train de nuit* ou *Le Chien jaune*, tous chez Gallimard (1997, 1999, 2007) –, des recueils de nouvelles, des essais et aussi des Mémoires, avec *Expérience* (prix James-Tait-Black, Gallimard, 2003) et *Inside Story* (Calmann Levy, 2021).

En cinquante ans d'écriture, suivant l'exemple de ses maîtres (Saul Bellow, Vladimir Nabokov et son père), le redoutable satiriste qu'était Martin Amis aura, comme on pèle un oignon, soulevé une à une les couches de mensonge et d'hypocrisie des milieux qui l'entouraient. Scrutant les déviances sexuelles d'une certaine société anglaise dans *Poupées crevées* (Gallimard, 1975). Moquant la conception occidentale de la réussite dans *Réussir* (Gallimard, 2001) et *Money, Money*. Critiquant très tôt les dérives médiatiques dans *L'Information*. Ou questionnant les normes sociales dans *Lionel Asbo* (Gallimard, 2013), l'histoire d'un délinquant qui multiplie les séjours en prison jusqu'au jour où, devenu multimillionnaire au loto, il sème la terreur chez les riches. « *J'aime les gens qui enfreignent les règles* », répétait sans cesse Amis.

Le goût du paradoxe

Ses véritables thèmes de prédilection étaient le temps, la politique et l'histoire. Dans *London Fields* il organise un parallèle entre un meurtre inéluctable et un monde



A Paris, le 15 janvier 1997, au siège des éditions Gallimard.

ISABELLE LÉVY-LEHMANN

25 AOÛT 1949 Naissance à Swansea (Pays de Galles)
1977 « Le Dossier Rachel » (Albin Michel)
1984 « Money, Money » (Mazarine)
1992 « London Fields » (Christian Bourgois)
2003 « Expérience » (Gallimard)
2007 « Guerre au cliché » (Gallimard)
2008 « La Maison des rencontres » (Gallimard)
2013 « Lionel Asbo » (Gallimard)
2014 « La Zone d'intérêt » (Calmann Levy)
2021 « Inside Story » (Calmann-Lévy)
19 MAI 2023 Mort à Lake Worth (Floride)

devenu une machine à organiser son propre (et non moins inévitable) anéantissement. Dans *La Flèche du temps* (Bourgois, 1993), il construit son roman comme un film qu'il rembobine : il se glisse dans la peau d'un narrateur qui se « réveille mort », si l'on peut dire, et rajeunit peu à peu au point de se retrouver à 25 ans dans la peau d'un médecin nazi à Auschwitz. Dans *La Maison des rencontres* (Gallimard, 2008), il évoque le goulag et, dans *Koba la terreur* (L'Éuvre, 2009), les compromissions intellectuelles qui entouraient le régime de Staline.

Tout cela était traité « à la Amis », c'est-à-dire avec le goût du paradoxe et le franc-parler désinvolte qui le caractérisaient. Si bien que le *New York Times* l'avait surnommé le « maître de la dérange ».

Mais parfois, il allait trop loin. Il ne dérangeait plus, il choquait. Ce fut le cas pour *La Zone d'intérêt*, qui avait été refusé, en France, par Gallimard et en Allemagne par Hanser. Amis y mettait en scène, dans un style volontairement sobre cette fois, la vie quotidienne dans un camp de concentration.

Son approche était « fonctionnelle ». Économique même, du moins du point de vue des boursiers. Exemple : Amis montrait comment ceux-ci contrôlaient le nombre de sacs de ciment ou les rouleaux de fil de fer utilisés pour maximiser les profits tirés de ladite « zone d'intérêt » – une des expressions utilisées pour désigner Auschwitz, un lieu qui, aux yeux des nazis, était aussi censé rapporter de l'argent.

Lorsque nous l'avions rencontré, en 2013, Martin Amis nous

avait confié son goût pour le monstrueux en littérature. « *Il est plaisant de créer des monstres, de les montrer au grand jour* », disait-il. Longtemps, l'écrivain n'a pas compris pourquoi ce livre avait pu être refusé par ses éditeurs habituels. « *J'ai tenté de saisir l'équilibre entre l'horreur et le comique involontaire de l'Allemagne nazie* », confiait-il en 2015 au *Magazine littéraire*. A l'entendre, il s'agissait d'un grand roman sur le refoulement du peuple allemand. Rien d'autre.

Phrasé typique

Le discours de Martin Amis redevenait plus audible lorsqu'il évoquait son attachement à l'anglais. La langue, la voix, leur inusable pouvoir de séduction : il parlait de « la phrase anglaise » avec une tendresse quasi amoureuse. « *Je sais ce qui fait une bonne phrase, disait-il. Ce sont de subtiles variations phonétiques entre consonnes et voyelles. Ça ne marche pas toujours. Parfois les mots n'obéissent pas, ils sont rétifs. Ce qu'il faut alors, c'est qu'ils n'offensent pas l'oreille.* »

Ce phrasé typiquement « amisien », on l'avait goûté avec bonheur dans *Expérience*, son autobiographie. Dans ce livre qui tient tout à la fois du récit familial et de la réflexion sur la littérature, il répondait aussi aux tabloids anglais qui l'avaient harcelé sa vie durant – à propos de son installation aux États-Unis, de ses à-valoir énormes, de sa deuxième femme américaine (l'écrivaine Isabel Fonseca) et même de ses soins dentaires.

Et l'on retrouvait cette même auto-ironie étincelante dans son

dernier livre, *Inside Story*. Dans cet ouvrage hybride, Amis précisait que son intention première avait été de donner à lire son existence non « pas exactement comme un roman mais comme un recueil de nouvelles reliées les unes aux autres », à mi-chemin entre souvenirs et confessions, sans jamais s'interdire le recours à la fiction. Il y décrivait « de l'intérieur » le milieu littéraire anglo-américain et son peu d'intérêt pour « le reste du monde ». Il y chantait les louanges de l'écrivain et critique Christopher Hitchens (1949-2011), son grand ami de toujours. Et, surtout, derrière l'arrogance (de surface ?), il avouait ses moments de doute, ses « plongements vertigineux dans la perte de confiance en soi » et, à certains moments, ses idées suicidaires.

Ironique et enjoué, le ton d'*Inside story* était celui de la visite guidée. Menée par Amis lui-même. On visitait sa psyché comme on aurait fait le tour du propriétaire. Comme s'il invitait son lecteur à s'asseoir devant une cheminée avec un verre de bourbon. Grâce à ce livre, on « relisait » sa vie d'une autre manière. Moins cynique, plus humaine.

Et lui, Martin Amis ? S'était-il découvert « autre » en l'écrivant ? « *Ce qui me frappe, remarquait-il, c'est qu'au cours d'une existence normale, chacun de nous ne connaît vraiment que 5 % de lui-même. Sauf circonstances extrêmes, il ne connaîtra jamais les 95 % restants. C'est fascinant de voir qu'on se connaît si peu. Mais c'est encore plus fascinant de voir qu'on a si peu besoin de se connaître.* » ■

FLORENCE NOVILLE